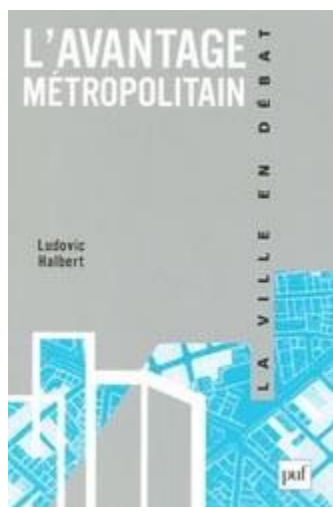


Halbert, Ludovic, *L'Avantage métropolitain*. Paris : PUF, 2010, 144 p.



La métropolisation, soit l'influence croissante exercée à l'échelle mondiale par quelques grands pôles urbains, se place sans aucun doute parmi les principales préoccupations des géographes depuis une vingtaine d'années – au moins par la quantité de publications. Ce que participe probablement à expliquer le fait que ce processus réunisse deux objets dont l'appropriation par la géographie a beaucoup fait pour le renouvellement de la discipline : la ville et la mondialisation.

En dépit de cette densité intellectuelle et éditoriale, les pistes de réflexion peu explorées et les questions en suspens ne manquent pas. D'une part, géographes et économistes peinent encore à s'accorder sur les causes du phénomène. S'agit-il d'un simple avatar de l'avènement du capitalisme post-fordiste/cognitif ou d'une manifestation des caractéristiques d'un objet d'abord et surtout spatial, la ville ? Faut-il y voir une confirmation du primat des externalités de localisation ou plutôt du rôle-clé des économies d'urbanisation que génère la (grande) ville ?¹ D'autre part, urbanistes, aménageurs et élus s'interrogent – ou devraient s'interroger – sur les mesures susceptibles de faire « gagner » les territoires dans le contexte d'une concurrence mondialisée présentée comme de plus en plus féroce.

Le premier objectif affiché par Ludovic Halbert, chercheur de l'équipe LATTIS (Laboratoire techniques, territoires et sociétés), est de faire le tri parmi cette profusion de publications et d'offrir un état de l'art rigoureux et clair. Sans pour autant se réduire à une revue de littérature, le premier chapitre de l'ouvrage se présente comme une lecture critique des « classiques », parmi lesquels Florida, Sassen et Taylor². Relayant une réserve déjà formulée ici et là³ à propos des excès du « tout économique »

¹ Rappelons rapidement le sens de cette importante distinction parmi les économies – ou externalités – d'agglomération. D'une part, les économies de localisation ou de spécialisation, théorisées par Alfred Marshall à la fin du XIXe siècle, désignent les avantages que les entreprises d'un même secteur tirent de leur concentration dans un même espace (la Silicon Valley faisant office d'exemple type). Les secondes, mises en avant par Jane Jacobs en 1969, recouvrent des échanges intersectoriels et tiennent à la diversité (de main-d'œuvre, de ressources, etc.) des villes.

² Le premier a popularisé en 2002, dans *The Rise of the Creative Class*, la notion de « classe créative », faisant des artistes, intellectuels et prestataires de services aux entreprises un groupe moteur de l'innovation et de la croissance économique. Cette approche s'inscrit dans la suite des travaux de la sociologue Saskia Sassen, dont les « villes globales » (*The Global City: New York, London, Tokyo*, 1991), nouveaux centres économiques mondiaux, tirent leur influence de la concentration d'activités financières et d'intermédiation. De même, Peter

dans lequel versent ces travaux, l'auteur parle de « ville d'exception » (p. 19) pour qualifier ces approches connues et reconnues, qui réduisent à tort le phénomène métropolitain à une concentration d'activités économiques rares.

Limitée intellectuellement et se gardant d'interroger vraiment la soutenabilité du modèle de développement qui en découle, cette conception empêche de penser les conséquences négatives auxquelles font aujourd'hui face de nombreuses villes – grande pauvreté, ségrégation spatiale – autrement que comme un mal nécessaire. Elle sert par ailleurs de support théorique à des politiques publiques se concentrant sur la seule capacité des villes à attirer une élite intellectuelle et économique mondialisée qui ne représente pourtant qu'une partie de la réalité métropolitaine.

À l'encontre de cette vision partielle et artificielle, l'auteur s'attelle, dans le second chapitre, à identifier les composantes de l'avantage métropolitain, autrement dit de repenser l'ensemble complexe de facteurs faisant aujourd'hui des métropoles les principaux lieux de l'innovation et de la création de richesses. Sur la base de travaux récents incluant ses propres recherches, il adapte à la ville la notion d'« effet de longue traîne » (p. 55), empruntée à l'économie numérique : cette hypothèse fait de leur taille l'avantage principal des métropoles, qui associent quantité et diversité des ressources disponibles ; à quoi s'ajoute la connexion à divers réseaux mondiaux – pas seulement économiques – permettant la mobilisation de ressources lointaines. Dès lors, le succès dépend de la capacité de l'écosystème métropolitain à favoriser les interactions entre ces ressources dispersées.

Ainsi armé d'un cadre théorique tributaire de deux décennies de recherches – présenté ici avec une rapidité qui ne lui rend évidemment pas justice –, qui souligne l'imbrication de l'économie dans la société métropolitaine, l'auteur se trouve en mesure de formuler des propositions novatrices pour « repenser les leviers de l'action publique » (p. 91) et « refaire société » (p. 188-130). Manifestement victime du peu d'espace disponible, ce troisième chapitre reste allusif et se limite à des propositions quelque peu abstraites – comme « faciliter des mobilités permettant de traverser les échelles » (p. 111) – et relevant plus de grands principes que des modalités de leur application effective – par exemple construire « une culture territoriale partagée » (p. 128). Il constitue difficilement plus qu'une base stimulante pour qui veut aller plus loin dans la réflexion sur le « chantier de la métropolisation ».

Malgré ce reproche mineur, il reste que les deux premiers tiers de l'ouvrage contiennent probablement les lignes parmi les plus claires et les plus enrichissantes ayant été écrites ces dernières années sur les grandes problématiques de la géographie économique et des sciences de la ville.

Taylor, au sein du groupe GaWC (Globalization and World Cities), a tenté de théoriser la notion de « ville mondiale » et de travailler sur la réunion d'indicateurs permettant la production d'un classement mondial de ces centres de décision.

³ De nombreuses critiques ont été formulées aux trois auteurs cités. Sur Sassen et Taylor, on peut se reporter à Lévy J., 2008, Entrer dans le Monde par l'espace, dans J. Lévy (dir.), *L'Invention du Monde. Une géographie de la mondialisation*, Paris : Presses de Sciences Po, p. 41-61. L'ouvrage d'Elsa Vivant, *Qu'est-ce que la ville créative ?* (2009, PUF) offre une bonne synthèse critique des travaux de Florida et de ses continuateurs.